

LE MONDE ILLUSTRÉ

60^e Année. — N^o 3029.

SAMEDI 8 JANVIER 1916

Prix du Numéro : 0 fr. 60

Rédacteur en Chef : ALFRED-JOUSSELIN



A TRAVERS LE CADRAN DU CLOCHER BOMBARDÉ. — C'était une de ces humbles et vieilles églises de France, où depuis deux ou trois siècles, tant de pieuses oraisons ont été murmurées, tant de charitables pensées ont vu le jour. Les Allemands prirent pour cible l'antique clocher, qui semblait le berger du petit troupeau humain massé à ses pieds. Sans pitié, les féroces envahisseurs le criblèrent de coups; ils ne purent l'abattre. Maintenant le cadran mutilé semble un œil plein de reproches et aussi d'ironie, qui fixerait longuement les lignes ennemies que l'on aperçoit, en face, à quelques centaines de mètres.

CHRONIQUE DE LA SEMAINE

LES "BANDITS TRAGIQUES"

Les anciens avaient la conviction que leurs dieux, qui étaient, à vrai dire, de singuliers fantômes, ne manquaient point d'aviser, au moyen de « signes précurseurs », la pauvre humanité aux destinées de laquelle ils présidaient, des catastrophes et des bouleversements dont elle était menacée. De là l'institution des augures, fort en vogue dans l'antiquité : quand on allait consulter l'un de ces pontifes, si on lui confiait qu'on avait vu un corbeau voler à sa gauche, ou aperçu un troupeau de moutons, il recommandait au client timoré de ne rien entreprendre avant d'avoir bien constaté la présence, à sa droite, d'un autre corbeau, ou croisé sur son chemin une bande de porcs, heureux présages destinés à annuler le mauvais effet des précédentes rencontres. Les Grecs et les Romains, qui n'étaient pourtant point des sots, vécurent, pendant des siècles, sur la foi de ces indications saugrenues dont le respect s'est perpétué jusqu'à nos jours, en modifiant quelque peu ses objets et sa forme. Vous trouverez bien des gens, et non des moins sensés, qui, à l'époque actuelle, se croient destinés à de grands bonheurs parce qu'ils ont vu, en même temps, — ceci est très important, — dans la rue, un ecclésiastique, un bossu et un cheval blanc. D'autres s'imaginent conjurer la mauvaise fortune en ramassant pieusement, sur le pavé, des fers échappés au sabot des chevaux : ils collectionnent ces fétiches, en tapissent les murs de leur chambre et leur jettent un petit coup d'œil propitiatoire de temps à autre. Plus le fer est imprégné de boue ou de crottin, plus sa vertu est active : s'il a, par chance, conservé un ou plusieurs de ses clous, c'est le gros lot assuré. Nous entretenons ainsi un stock de petites superstitions qui ne sont pas très ridicules et peuvent même paraître, en une façon, vénérables, puisqu'elles sont un vieux legs de nos plus lointains ancêtres. « Treize à table » ne compte plus beaucoup de croyants parce qu'il était devenu très gênant et qu'on ne peut s'y soustraire sans malhonnêteté ; mais vous rencontrerez encore nombre de personnes prudentes qui refuseront de s'asseoir sur un fauteuil garni d'étoffe verte, se croiront menacées si elles ont, par mégarde, ouvert un livre à l'envers, ou resteront mélancoliques et préoccupées durant tout un jour si elles ont négligé de toucher du bois alors qu'on parlait en leur présence de maladies ou d'accidents d'autos ; tous hasards ou manquements qui « portent la guigne », ainsi que nul n'en ignore. Encore ce mot « guigne » présente-t-il, par lui-même, quelque péril inconnu ; car certains se refusent à le prononcer et le remplacent, on ne sait pourquoi, par « la cerise », contrepèterie volontaire dont l'*Intermédiaire des chercheurs et curieux* serait seul capable de nous révéler l'origine.

Ceci, d'ailleurs, m'éloigne des « présages », et je pense que si notre société comportait encore des augures, ceux-ci n'auraient pas manqué de consultations dans l'étrange année qui précéda la guerre. Vous rappelez-vous, par exemple, ce jour de juin 1914, où un orage tel que nous n'en n'avions jamais vu, éclata sur Paris ? Durant quatre heures, toutes les canonnades du ciel firent rage avec un fracas qu'ont à peine égalé les duels d'artillerie dont les communiqués font actuellement quotidienne mention. Le sol de nos rues se creusa, sous la poussée de l'eau, en tranchées et en entonnoirs où s'engloutirent des autos et des passants. On eût dit que la nature, secouée d'un grand frisson de terreur, nous avertissait, à sa manière, de catastrophes prochaines et se plaisait à nous donner un avant-goût de ce qui nous attendait à très brève échéance : nuées en feu, précipices béants, torrents de boue ; un ancien eût vu là un « signe précurseur », et n'aurait pas manqué d'affirmer que les dieux faisaient, par cet effroyable ouragan, l'expérience de notre capacité de résistance et de la qualité de notre sang-froid. Soyez persuadés qu'il se trouvera, dans l'avenir, quelque historien mystique pour établir un lien entre cet orage atmosphérique, demeuré le plus fameux de tous et l'autre — le cyclone qui se déchaîna quarante jours plus tard, et dont le premier sem-

blait être un avertissement, une esquisse rapide, un symbole en raccourci.

Un autre fait dont la symétrie avec les événements auxquels nous assistons est bien plus frappante, fut l'affaire des *Bandits tragiques*. Qui songe encore aux *Bandits tragiques* ? Qui se rappelle les noms de Bonnot, de Garnier, de Raimond La Science et des autres comparses de la bande ? Aux récits de leurs désastreux exploits, et dans notre aveuglement, nous nous regardions consternés. Était-il bien possible qu'il y eût, à notre époque, des êtres assez dépourvus de tout sens moral pour entrer ouvertement en lutte contre la civilisation ; assez sauvages pour tuer de sang-froid, par simple désir de verser le sang et d'inspirer la terreur, des passants inoffensifs ; assez cyniques pour tirer une sorte de gloire de ces brutalités et de ces assassinats, pour déclarer hautement qu'un riche butin justifie tout et que les pacifiques sont destinés à servir de pâture aux belliqueux !

Nul, alors, n'imagina que, peut-être, quelque Providence attentionnée les avait suscités, ces hommes de proie, et nous les offrait en manière d'échantillons ; c'était une façon de nous dire : « — Prenez garde : vous ignorez qu'il y a, tout près de vous, des brigands envieux de votre bien-être, méditant votre ruine, haïssant tout ce qui fait le charme, la facilité, la prospérité de votre existence. Vous les coudoyez dans la rue sans vous douter qu'ils portent dans leur manche le poignard destiné à vous abattre. Ils vivent autour de vous, parmi vous, chez vous pour mieux vous connaître et pour vous frapper, l'heure venue, au bon endroit. Ils ne sont pas seulement, comme vous le croyez, au nombre d'une douzaine, ils sont des millions ; ce ne sont pas de simples apaches, ce sont des Boches, bien plus redoutables, plus sournois et plus perfides. Tenez-vous en méfiance ; apprenez à les combattre ; le danger est imminent ». Celui de nous qui aurait discerné là un présage, eût été traité de dément, et tous, unanimement, nous aurions bien ri d'une telle prédiction.

Et pourtant ? Je connais un sage que le souvenir de cette vieille histoire des bandits tragiques hante singulièrement depuis le 1^{er} août 1914. Il y trouve des similitudes étonnantes avec la ruée allemande sur la Belgique surprise en pleine quiétude. Même début, l'attaque brusquée : la chose commence par l'assaut d'un bureau de poste, agrémenté de quelque fusillade ; puis viennent d'autres prouesses dont le détail n'est pas oublié : assassinats, pillages, randonnées fantastiques en automobiles ; la « société », médusée d'abord par l'audace de ces adversaires inattendus, semble être désarmée et ne savoir par où entamer la résistance. Les brigands sont partout à la fois : on les croit dans le Nord, et voilà leur présence signalée aux environs de Paris ; c'est une sorte d'invasion subite contre laquelle les pouvoirs publics paraissent ne pouvoir se défendre. Durant plusieurs semaines, grand désarroi, que les chefs de la bande mettent à copieux profit, remplissant leurs poches, vivant de ripailles, terrifiant les bonnes gens. On les croit invincibles, ou, tout au moins insaisissables, quand, tout à coup, « l'autorité » se reprend. On a appris que les brigands sont cantonnés dans un repaire, voisin de la Marne, qu'ils se sont confinés là, bien munis d'armes et de provisions. Alors commence le siège de leur réduit ; vous rappelez-vous ? On réunit contre eux une armée ; à l'abri derrière de solides murailles ils font feu sur la troupe qui les cerne ; pour ne point sacrifier inutilement leurs hommes, les officiers qui dirigent les assaillants improvisent des engins inédits : on voit là, pour la première fois un brave s'avancer sous les balles des apaches, protégé par un bouclier mobile ; on essaie de bombes incendiaires ; on projette même d'amener du canon. tant la défense des malfaiteurs paraît acharnée et irréductible. Et puis, soudain, leur feu cesse. Que se passe-t-il ? Quelle nouvelle et tragique surprise ont-ils combinée ? On avance ; rien ne bouge dans le blockhaus silencieux ; on y pénètre : on y trouve, sur un tas de bouteilles cassées, parmi des restes de victuailles et des vestiges de bombance, les cadavres des assiégés, qui, à bout de *bluff*, exténués, comprenant que l'heure de l'échéance a sonné, ont renoncé à la lutte et se sont occis en se réservant leurs dernières cartouches.

Eh bien, voilà le pronostic et voici la réalité :

L'Allemagne en est au moment du drame où, tapie dans ses retranchements, elle peut encore fournir l'apparence d'une longue résistance, mais où elle ne s'illusionne plus sur le résultat final. Enclose, cadennassée, prisonnière sur son butin, elle compte ses jours et les voit fuir avec une implacable rapidité. Parfois, comme Bonnot et Garnier, dans leur redoute de la Marne, elle s'enivre d'un semblant de succès et escompte la sage temporisation de ses assaillants ; mais elle est à bout d'outrecuidance, et, pour qu'elle en soit arrivée là, c'est que la peur la tient aux entrailles et qu'elle fût comprend qu'il va falloir enfin compter. Se suicidera-t-elle pour échapper au châtement, ou se fera-t-elle humble pour essayer d'obtenir la vie sauve ? C'est le seul point sur lequel elle hésite encore : et comme le temps presse, comme l'alternative est désagréable, elle s'agite, trépigne, mais n'agit plus. Ainsi parla mon philosophe, et comme son apologue, encore qu'il fût séduisant, me laissait néanmoins un peu déconcerté et rêveur, cet homme sage et réfléchi l'appuya de quelques constatations décisives.

Ils se battent dans la maison assiégée, pour-suivit-il ; ils se querellent et se prennent à la gorge pour une boîte de conserve ou pour une bouteille de vin. Lisez les journaux danois ou suisses, mieux et plus impartialement renseignés que les nôtres sur ce qui se passe en Allemagne : les apaches, bloqués de toutes parts, en sont à se reprocher leurs mauvais coups, dont ils se targuaient si hautement, alors qu'ils croyaient encore à l'impunité. A Chemnitz, à Cologne, à Berlin, à Leipzig, à Munster, des milliers de femmes ont cassé les vitres des monuments publics, et jeté des pierres aux soldats qui les fusillaient alors qu'elles réclamaient du pain pour elles et du lait pour leurs enfants. Jusque sous les fenêtres du palais impérial, elles ont crié : *rendez-nous nos hommes* ! A Vienne, la population a donné l'assaut à la demeure d'un prince du sang, qui, imprudemment, festoyait pendant la nuit de Noël. Observez le processus de leur aplomb : d'abord l'annonce de victoires prochaines, d'entrées triomphales à Paris, à Calais, à Londres même. A ce moment, ils ravagent, ils brûlent, ils pillent, sans vergogne ni retenue. Les bandits tragiques du Kaiser sont dans l'enivrement de leur victoire sur l'Europe surprise en plein pacifisme. Mais le splendide revirement s'opère : l'Allemagne est saisie à la gorge, arrêtée dans son brutal élan ; elle tente en vain de rompre le cercle de fer qui l'étreint et se resserre de jour en jour. Elle joue l'impassibilité, la certitude d'une prochaine lassitude chez ses adversaires. Déception ! L'adversaire ne se rebute point : non seulement il tient bon, mais il se renforce infatigablement. Alors, comme un assiégé qui, dans l'impossibilité de briser le blocus qui enserrasse sa maison, court de fenêtre en fenêtre, déchargeant son fusil sur les assaillants, au hasard, sans plan, arrêté, sans autre souci que de montrer qu'il existe encore et qu'il fait bonne garde, l'Allemagne va de l'est à l'ouest, se heurtant à tous les fronts, criant victoire dès qu'elle sent le contact irréductible de l'ennemi, s'efforce de sortir de sa souricière, fût-ce par la poterne dérobée qui la conduira en plein désert, se fatigue, se dépense, s'essouffle ; c'est exactement la stratégie de Bonnot et de Garnier. Seulement, comme elle n'a plus la fougue téméraire et la résolution désespérée de nos deux bandits, elle tente maintenant d'entrer en composition : ces Boches qui, durant quarante-cinq ans n'ont pensé qu'à la guerre, ne pensent plus maintenant qu'à la paix. Et ils nous insinuent qu'il faut se hâter de la conclure PAR HUMANITÉ !

Heureusement que personne chez nous ne se laissera plus prendre à ses obséquiosités. Souvenons-nous de nos apaches : adoptons à l'égard de leurs grands confrères d'outre-Rhin le procédé qui nous a réussi : nous n'avons qu'à faire sourde oreille, qu'à monter diligemment la garde autour de la maison encerclée ; un jour prochain, d'un coup de pied, nous en défoncez la porte, et nous trouverons le corps de l'Allemagne, épuisée, agonisante, à demi-morte, étendue et suppliante sur les débris de ses canons monstres et de son militarisme aboli.

G. LENOTRE.

JOURS DE GUERRE

Le rez-de-chaussée de l'hôtel de la duchesse de Rohan, née Verteilhac, boulevard des Invalides, a été transformé en ambulance. Les salons, la salle à manger, sont devenus dortoirs. De tout ce qui ornait les vastes pièces, seuls les lustres aux jupes de cristal sont restés. Un des soldats blessés soignés à l'ambulance est machiniste à l'Opéra-Comique. On l'installe. Le lustre vient d'être orné pour Noël de guirlandes de feuillages. Les lumières y répandent de poudroyantes myriades d'étincelles. Le blessé a des souvenirs. Il soupire :

— On se croirait chez Manon...

Par les soins de dames qui coopèrent à la généreuse initiative de M^{me} de Rohan, un arbre de Noël est offert aux blessés. On l'a dressé dans la première pièce qui sert de réfectoire. Autour des tables, les hommes les plus valides sont installés, en pyjamas de cotonnade rose, devant des assiettes remplies de gâteaux. M^{lle} Edmée Favart leur chante, d'une jolie voix chargée de roulades : *Que le jour me dure*. Derrière une cloison vitrée le piano a été logé tant bien que mal. La duchesse et M^{me} Saint-Pol, sa collaboratrice la plus effective, en costume d'infirmière, sont mêlées aux femmes, aux enfants des militaires blessés qui ont pu venir. Dans la seconde salle, on a traîné les lits des plus impotents. Les regards de ceux qui ne peuvent soulever la tête ont, parmi la blancheur des draps, une intensité singulière. Toute la vie de ces hommes s'est concentrée là. Beauté de ces yeux semblables à des prisonniers, chapelet d'agate autour du salon, la chanteuse que la cloison vous dissimule, ne vous aperçoit pas, mais vous illumine.

Que de fois, sous ces mêmes lambris, nous avons entendu la voix d'un jeune poète que l'ignorance de la foule maintiendra dans sa « jeunesse », éternellement, scander des vers nouveaux ; que de diadèmes, de traînes scintillantes, certains soirs, et que de masques, comédie italienne, ambassades orientales où la palette de Bakst faisait pâlir sur les murs les portraits du temps de Largillière et de Van Loo.

... Les princesses gemmées des soirs nombreux se sont muées en infirmières. Les meubles ont disparu, les murs sont tendus de blanc, des lits entourent les salons, comme les chapelles encadrent une nef et ce sont les fils du peuple qui sont couchés là : le petit machiniste de l'Opéra-Comique qui s'est cru chez Manon, comme cet instituteur de nos possessions du nord de l'Afrique, comme ce paysan du Tarn ou de la Beauce, l'un blond, l'autre brun et rissolé de soleil...

Que le jour me dure...

La jolie voix s'est tue. Un officier à trois ou quatre galons vient d'entrer... Il fût désigné pour remettre la Croix de Guerre à l'un des blessés... Là, devant l'arbre de Noël chargé de ses brillants cheveux d'anges, entre les assiettes remplies de pâtisseries et le piano... Tout le monde s'est levé. C'est encore presque un gosse que l'officier décore et embrasse sur les joues... Les applaudissements éclatent. Dans une embrasure, des femmes appuient un mouchoir sur leurs lèvres croyant étancher une larme...

Auprès de moi la princesse Lucien Murat demande à un petit garçon s'il est le fils d'un des blessés. Et l'enfant répond, avec un beau visage calme, serein comme ceux des séraphins sur les toiles de Giovanni Bellini :

— Non, mon père a été tué.

* *

LUNDI. — M. Roll a peint une figure symbolique de la *Marseillaise*. Cet après-midi, dans son atelier de la rue Alphonse-de-Neuville, il en fait les honneurs à M. Dalimier.

Une image de cette nature, exécutée en temps de paix, ne se serait présentée certainement ni avec la même violence, ni avec cette sorte de furieuse énergie que nous trouvons à cette fille du peuple, dressée nue sur un tertre au milieu de la mêlée. Elle vient de jaillir du sol même, comme pour brandir au-dessus du carnage ce drapeau, que les mains de celui qui en avait la garde ont laissé choir.

— J'ai fait toutes sortes d'essais pour l'habiller, dit M. Roll, mais j'ai dû y renoncer.

En effet, sur les murs de l'immense atelier, plusieurs esquisses montrent la femme drapée

dans une ample étoffe de couleur pourpre. L'artiste l'a préférée nue. Son penchant au naturalisme, ses instincts de peintre de plein air et de nu, l'ont éloigné de ce qui aurait pu académiser l'image. C'est une Eve ivre de sang ennemi. Le sol est envahi, il faut chasser au-delà du territoire les hordes sauvages. La femme hurle dans le tumulte son chant enflammé. Pour porter le courage de vaincre aux hommes en armes qu'autour d'elle on devine dans les vapeurs de l'incendie, elle foule aux pieds les morts.

Les ombres de David et d'Ingres seraient quelque peu médusées devant cette énergumène. Elle n'est point coiffée du casque de Minerve, ni harmonieusement drapée sous une splendide cuirasse. Elle est tout instinct, pètrie du limon de la terre et sortie du tuf : c'est une fille de la tranchée.

M. le sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, interrogé par M. Roll, déclare n'être point choqué. On se demande, en effet, pourquoi, après tout, la Marseillaise serait habillée à la grecque ou à la romaine... Elle représente une nuance, une forme de la France populaire de 1915. Pourquoi la vêtir ? Evidemment, ceux qu'on appelle des *poilus*, pour ne pas les appeler tout simplement des soldats ou des héros, ce qui est pourtant clair, préféreraient peut-être que les traits de la solide gaillarde chargée de représenter l'hymne qui les mène au combat soient plus délicats, sa bouche moins largement ouverte... C'est affaire de nuances. La *Marseillaise* de M. Roll, peintre naturaliste, évoque les soldats que nous rencontrons, arrivant des tranchées... D'autres les préfèrent tels que M. Scott les voit... Il y aura toujours deux écoles...

* *

MERCREDI. — Elle se lève au milieu du repas, sort des fourrures un bras pareil à celui d'un chef d'orchestre et agite la main, comme pour dire : Taisez-vous ! Son sourire est espiègle. Elle se rassied, mais en se soulevant encore deux ou trois fois sur sa chaise... Sa voix, aux intonations cuivrées, a cet indéfinissable accent de Paris, cette « frappe » qui sonne aux oreilles le bon métal, et, loin d'ici, crie aux Parisiens en exil : J'en suis ! et les rassérène.

— ... Quand j'arrive rue Blanche, que je monte cette rue obscure, j'ai envie de passer devant mon théâtre... Parole !... Si je n'étais pas forcée d'y aller travailler, je n'entrerais pas !

Et M^{me} Réjane, exprime la mélancolie que lui cause la façade de son théâtre décorée de cette maigre rangée d'ampoules électriques emprisonnées dans des verres bleu violet qui absorbent tout rayonnement.

M. Adrien Mithouard, M. Dausset, que le Conseil Municipal élut président, assistent à ce déjeuner, improvisé dans le hall du Petit Pavillon des Champs-Élysées. M^{lle} Rachel Boyer a réuni là des objets fabriqués par des artistes pour venir en aide à leurs confrères malheureux et des jouets, des paniers, confectionnés par des soldats convalescents.

Les deux éminents conseillers de la Ville partagent les regrets de M^{me} Réjane. Mais il faut observer les règlements prescrits par l'autorité militaire. M. Dausset, lui, prétend que les autos évoluant dans la pénombre ont causé depuis quinze mois plus d'accidents de personnes qu'un raid de zeppelins ne l'eût pu faire... D'ailleurs, si restreint que soit le nombre des réverbères, si baissées que soient les clôtures des magasins sur les devantures illuminées, la clarté de Paris se voit encore de quinze kilomètres.

« — Une demi-heure, quarante minutes au plus, suffisent pour « éteindre » complètement Paris... Toutes les dispositions ont été prises. On pourrait donc sans inconvénient nous rendre un peu de lumière. Le quadrilatère des Halles, qu'il faut tenir allumé dans son plein la nuit entière, suffirait à lui seul pour indiquer l'emplacement de Paris aux navigateurs aériens... Des usines aussi, dans la banlieue, font à Paris une couronne lumineuse.

... Les zeppelins ne viennent pas, non parce que Paris est obscur. Ils auraient de sûres boussoles. Mais parce que nous sommes bien gardés.

— Alors, réplique M^{me} Réjane, rendez-nous un peu de lumière, un peu de lumière.

Autour de nous c'est un pêle-mêle, coloré comme un coin de kermesse moscovite, de jouets, de silhouettes découpées, de poupées de cire représentant les plus célèbres comédiennes

de Paris dans des costumes copiés sur ceux dans lesquels elles remportèrent à la scène leurs succès les plus marquants. M^{me} Jeanne Granier dans *Education de Prince* ; M^{lle} Cécile Sorel, dans le *Misanthrope* ; M^{lle} Gilda Darthy, dans le rôle de M^{me} de Montespan ; M^{lle} Zambelli, M. de Féraudy et M. Duflos eux-mêmes, l'un en cardinal, l'autre en Saint-Mégrin, forment autour de la table du déjeuner un cercle de spectateurs bien imprévus.

Grâce à tous les concours offerts, l'*Union des Arts*, fondée par M^{lle} Rachel Boyer, a déjà réparti plus de soixante mille francs entre des artistes malheureux... Et il y en a...

Pendant que M^{me} Réjane se soulève sur sa chaise pour une boutade, j'aperçois un soldat blessé qui apporte pour être vendu un petit tapis fait par lui de soies nouées... Et c'est charmant, bien imprévu dans cet ancien « Paillard », sur ces tables couvertes d'une mosaïque de verre bleue, qui semblaient si *artistes* à tant de gens, avant la guerre et qui, plus que jamais aujourd'hui, nous révèlent leur hideuse influence munichoise, l'affreux goût boche, dont nous serons peut-être enfin débarrassés !...

* *

DÉCEMBRE. — Salle d'Horticulture. Une sorte de halle sans atmosphère, avec tout le manque de goût dont les architectes étaient capables il y a une vingtaine d'années, lorsqu'ils visaient au solide et au pratique et supposaient qu'une salle peut à la fois servir à des concerts et à des expositions de fleurs.

Des fleurs, quelques peintres en ont groupé sans agrément sur certaines parties planes. Elles répandent un peu plus d'ombre sur cette assistance de dimanche d'hiver venue pour témoigner de sa sympathie ou de son amour pour la Pologne.

Les Polonais sont en grand nombre. La princesse Zamojska a organisé le concert ; on y voit, près de la comtesse Tyskiewicz née Potocka, M^{lle} Alma-Tadema, la fille du peintre anglais, qui par l'énergie de sa propagande en Angleterre, est parvenue à recueillir déjà deux millions. M. et M^{me} Jean de Reszke sont venus aussi... parmi bien d'autres, les anonymes... Le conférencier parle de la musique polonaise ; il évoque Chopin et agrmente d'explications les vues projetées sur l'écran par un objectif lumineux.

Qu'elles sont douces les évocations de la patrie lointaine, envahie, captive, mutilée, qu'elles sont amères aussi... Devant nous, sur le châssis blanc, la lentille agrandit une vue d'un petit lac perdu au milieu des contreforts d'une chaîne de granit ensevelie sous la neige... Ce n'est pour nous qu'une vue, genre Tyrol, comme les gares de chemins de fer nous en montrent par centaines. Mais pour les Polonais ! Vingt fois ce lac fut teint du sang de ceux qui voulaient conserver ou reprendre ce coin de Pologne enfoncé dans la Hongrie. Puis, voici, toujours sur l'écran, des paysans dansant, une noce..., la maison natale de Chopin, que sais-je, la cathédrale de Varsovie..., des « vues » qui pour l'étranger ne représentent qu'un chalet, une grande église... Que sont-elles aux yeux, aux cœurs polonais !

Dans la coulisse, un chant mélancolique et rythmé, puis l'apparition sur l'estrade de jeunes filles, d'enfants en costume national... Du rouge, du jaune, du bleu, des broderies, des banderoles de papier doré... Nous prendrions, sans savoir, ces vêtements pour des accessoires de théâtre. Les spectateurs sont levés et battent frénétiquement des mains.

Petit cortège de Noël, gerbe de gracieux visages cueillie aux tristes parterres de l'exil... Je pense aux héros de Cherbulliez qui hantaient les rives du lac de Genève... Prestige, lumière, enchantement de la patrie, un brin d'herbe, un son de voix, un regard sont tout chargés de vous... Belgique, Serbie, Pologne, graines jetées hors de l'aire, peuples dispersés, battus ; ces jeunes filles vêtues de couleurs éclatantes et qui scandent un chant mélancolique que nos oreilles n'entendent pas, Serbie, Pologne, Belgique..., deux cents personnes qui battent des mains devant un drapeau que brandit un enfant — et l'effort de dix millions de soldats et de bourreaux semble inutile !

ALBERT FLAMENT.

(Traduction et reproduction réservées).



NOS VAILLANTS SOLDATS EN ORIENT. — Ils n'ont pas été longs à se plier à la vie nouvelle, au climat différent, aux aspects inconnus des hommes et des choses, aux paysages d'une rudesse et d'une tristesse souvent bien cruelles. Nos poilus, accompagnés de leur fidèle bourricot ou de leur solide mulet, se promènent dans les montagnes de la Grèce comme ils le feraient à Robinson.



LA CAMPAGNE DE SALONIQUE. — Le général L... et le général anglais N... visitent nos positions dans la vallée de Cinarli.

NOTRE BASE DE SALONIQUE

Les espérances qu'un instant avaient pu caresser nos adversaires en se flattant que, rebutés par les difficultés de l'entreprise, nous prendrions le parti de retirer nos troupes de Salonique, ces espérances disons-nous, doivent s'évanouir lorsque tout démontre à l'heure actuelle, l'intention de plus en plus formelle des alliés de rendre cette position inexpugnable. Salonique, ainsi qu'on l'a dit, est une épine que nous avons enfoncée dans le pied de l'Allemagne, et désormais il ne faut pas lui donner le temps de l'extirper. Elle y songe pourtant et rêve de nous jeter à la mer pour reconquérir sur nous cette base indispensable de ses opérations à venir, qu'est Salonique. Plus les jours passent et plus en raison de notre vigilance et de nos efforts, ce projet de nos ennemis deviendra irréalisable.

A la suite de la tournée d'inspection qu'il vient de faire dans ces parages, le général de Castelnau a constaté que les travaux de fortification de notre camp retranché étaient presque entièrement achevés et que, grâce aux batteries établies sur les points saillants du golfe assez étroit au fond duquel la ville est située, et qui assureront la liberté de nos vaisseaux chargés du ravitaillement de notre armée d'Orient, l'ensemble de cette région se trouve placée dans les conditions défensives les plus propices.

Cependant, le général Sarrail donne d'incessantes preuves d'activité et d'énergie et comme réponse à la tentative criminelle des avions ennemis qui ont jeté des bombes sur Salonique, il a fait aussitôt arrêter et incarcérer les consuls d'Allemagne, d'Autriche, de Turquie et de Bulgarie.

C'est d'accord avec le général Mahon, commandant les troupes britanniques qu'il a pris cette mesure, adoptant une attitude belligérante provoquée par cet attentat.

Les consulats ont été cernés et envahis par de fortes patrouilles, baïonnette au canon. Bien entendu des protestations fort vives s'ensuivirent, mais elles n'empêchèrent pas de « cueillir » une cinquantaine de personnes que l'on fit monter dans des camions de ravitaillement pour les transporter en lieu sûr.

Seul, le consul de Bulgarie réussit à s'échapper ; mais, en récompense, on retint le secrétaire général du ministère des affaires étrangères de Sofia, arrivé depuis peu de jours à Salonique.

Les puissances centrales, la Bulgarie et la Turquie, ont fait une démarche collective auprès du gouvernement grec, au sujet de ces arrestations.

Il leur a été répondu que le gouvernement grec avait déjà fait entendre ses réclamations auprès des cabinets de Londres et de Paris.

On y pourra répondre que la présence de ces agents étrangers faisait courir un réel danger à nos troupes, lorsque depuis longtemps ils paraissaient se livrer à des manœuvres suspectes dont il ne sera sans doute pas difficile de fournir les preuves.



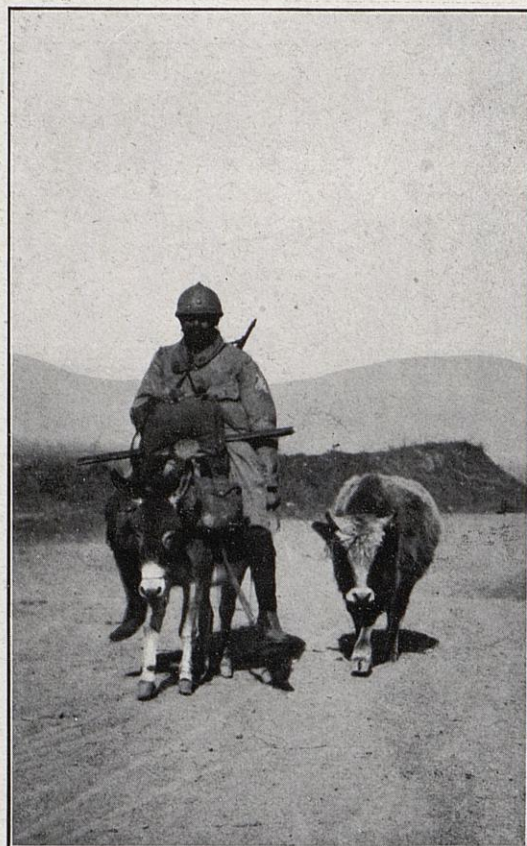
Le monument qui rappelle l'endroit où fut assassiné le roi Georges de Grèce. (Ce monument doit l'existence à la piété filiale de l'actuel roi Constantin.)



Au moment où les Alliés s'installèrent à Salonique, les troupes grecques se retirèrent. Voici l'artillerie hellène abandonnant ses habituels quartiers d'hiver.



Un bataillon serbe, en se repliant, a pu parvenir jusque dans nos lignes. Il traverse le village de Négotin.



Après Guevgueli : Un poilu ramenant deux « prises de guerre » : une vache et un bourricot.



Un groupe de cyclistes anglais circulant dans les rues de Salonique, où tombe une fine neige... septentrionale.



Les Serbes réfugiés aux abords de la ville essaient de se réchauffer avec des braseros.

En attendant, c'est avec une réelle satisfaction que la nouvelle de l'expulsion de ces « indésirables » a été accueillie par l'opinion française.

Cet incident, au reste, n'a pas moins réjoui la colonie française de Salonique qui, à l'occasion de la nouvelle année a tenu à présenter, samedi, au général Sarraïl ses vœux pour le succès des armes et la prospérité de la France.

Au cours d'une réception cordiale, celui-ci a remercié en termes émus et a exprimé sa confiance dans l'avenir des armes françaises.

Cette confiance est corroborée, du reste, par la presse allemande, lorsqu'un article du *Berliner Tageblatt* reconnaît que les alliés ont des troupes nombreuses à Salonique, des tranchées merveilleusement organisées, des installations téléphoniques et télégraphiques pour l'état-major, admirables.

La défense de la ville est très sérieuse, ajoute le rédacteur, et il conclut par cet aveu, réconfortant pour nous : « Il sera difficile de s'emparer de Salonique ». C'est aussi notre avis, car les fortifi-

cations de la ville et de ses abords telles qu'elles ont été tracées par le général Sarraïl et approuvées par le général de Castelnau, constituent un ensemble de défense absolument redoutable. A moins d'une expédition si considérable que les Empires du centre se verraient dans l'obligation d'y sacrifier plus d'hommes que n'en comprend le corps franco-anglais, la position ne peut être enlevée.

Sans doute les conditions tout à fait favorables dans lesquelles nous occupons désormais Salonique ont-elles influé sur les sentiments des Grecs à notre égard, puisqu'à l'occasion du 12 janvier, le général Moschopoulos a adressé au général Sarraïl un télégramme exprimant ses compliments et ses souhaits au commandant de l'armée française et à ses troupes.

D'autre part, dans un entretien qu'il a eu avec le roi Constantin, le général de Castelnau lui a expliqué que notre but était, pour le moment de nous renforcer autour de Salonique, dans un but purement défensif et que nous réglerions ensuite notre action d'après celle de l'ennemi.

Quant à la presse hellène elle fulmine contre l'hypothèse d'une entrée en Grèce des troupes bulgare-allemandes ou austro-turques.

Nous retenons surtout le conseil qu'elle donne aux Allemands, en disant que s'ils ne sont pas en force pour attaquer Salonique, ils *feraient mieux d'y renoncer* au lieu de substituer à eux des troupes appartenant à d'autres nations.

Une semblable manœuvre révolterait les Grecs, et une déclaration de ce genre est bien faite pour donner à réfléchir au gouvernement. De son côté, à son retour en France, le général de Castelnau a rapporté les impressions les plus satisfaisantes et, au sujet de notre situation à Salonique, il a dit : « Tout est parfait et nos positions sont imprenables. L'ennemi peut venir ; nous l'attendons ».

Dans la bouche du vaillant chef d'état-major des armées françaises cette assertion prend une importance considérable et donne raison à la décision que nous avons prise de rester dans les Balkans, en estimant que notre succès final est une certitude mathématique.

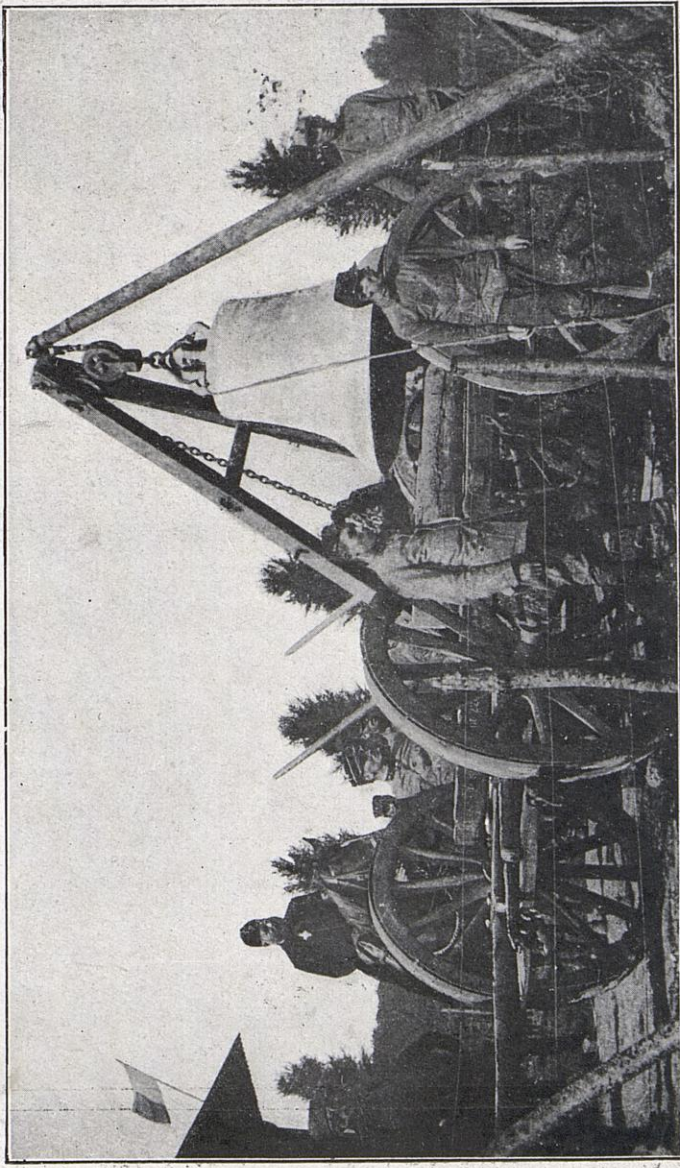
P. DE C.



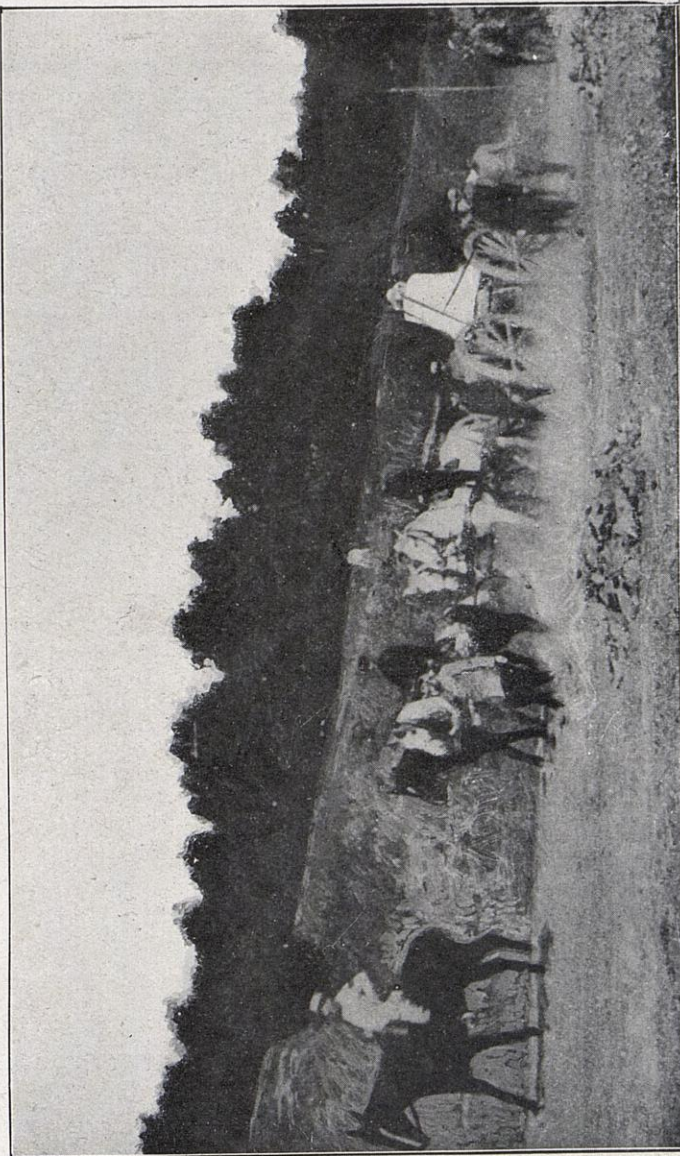
C'était une église d'un village de l'Artois. Les marmites allemandes l'ont réduite en poussière; à la place où elle s'éleva, on ne voit plus qu'un amas de pierres, de poutres et un fragment de cloche.



En y regardant de plus près, en écartant les pierres et la poussière nos braves troupiers trouvent qu'au demeurant la cloche n'a pas si mauvais air que cela. Serait-elle intacte ?



Ils l'ont déterrée. Miracle ! Elle n'avait rien. On jure de la sauver et de l'emmener plus en deça dans nos lignes. Un aumônier à cheval dirige les opérations.



Après avoir soigneusement amarré sur un chariot de fortune la cloche si providentiellement préservée, on l'emmène triomphalement vers l'arrière pour la mettre à l'abri de nouveaux outrages.

HISTOIRE DE LA CLOCHE D'UNE ÉGLISE DE L'ARTOIS



EFFETS D'OPTIQUE. — Le canon s'est exercé contre ce joli village. Cependant, de loin, il a conservé, ainsi que le montre notre photographie dans la gauche de cette page, son aspect souriant des jours de paix. A la jumelle, tout le désastre se révèle; le village coquet est un désert, où ne subsistent que des murs branlants, des maisons veuves de leurs fenêtres, de leurs portes, de leur toiture; le génie allemand a signé cette œuvre de destruction. — En bas, à droite, un fragment, très agrandi, de notre photographie centrale, permet de juger de l'état réel du village.



CHEZ LES COMMANDANTS DE CORPS D'ARMÉE. — Notre pays est constamment le théâtre de grandes fêtes militaires que nous ne soupçonnons même pas. Les chefs de corps passent des revues comme nous n'en verrons jamais. Ici c'est le général Franchet d'Esperey, devant lequel défilent les régiments et les divisions.



LE BOMBARDEMENT DE RAMSCAPPELE. — Il est de ces cités martyres sur lesquelles la rage féroce de l'artillerie s'acharne sans répit, et dont le sort semble être de servir de but aux obus obstinés, jusqu'à la fin de la guerre.



NOS DRAGONS FONT, QUAND IL LE FAUT, D'EXCELLENTS FANTASSINS

Dans la guerre, comme les Allemands nous ont bien forcé de la faire, le rôle de la cavalerie est, la plupart du temps, réduit à presque rien. Nos dragons et nos chasseurs s'en désolent. Aussi saisissent-ils avec joie les occasions que leur offrent leurs chefs, de combattre, fut-ce à pied. Un escadron de dragons, en Champagne, a montré, une fois de plus, les qualités nouvelles dont font preuve nos hommes de cheval lorsqu'ils luttent sans leur monture. La prise d'un village occupé par l'ennemi leur fournit à cet égard, l'occasion de très sensationnelles prouesses.



Sur une plage de la mer Baltique, un petit détachement allemand, menacé par l'activité russe, fait ses préparatifs de départ.



Passage d'un gué, sur une rivière de la Courlande, par un petit groupe d'infanterie allemande.

L'ÉCHEC DES ARMÉES ALLEMANDES

Serrés de près par les Russes réorganisés et abondamment pourvus de munitions, les Allemands ont esquissé le mois dernier un mouvement de retraite dans de départ. C'est ainsi que, loin d'avoir réalisé leur rêve d'atteindre Riga, où ils avaient promis à leurs troupes un hivernage plein de douceurs et de confort, espoir d'y reprendre l'avantage.



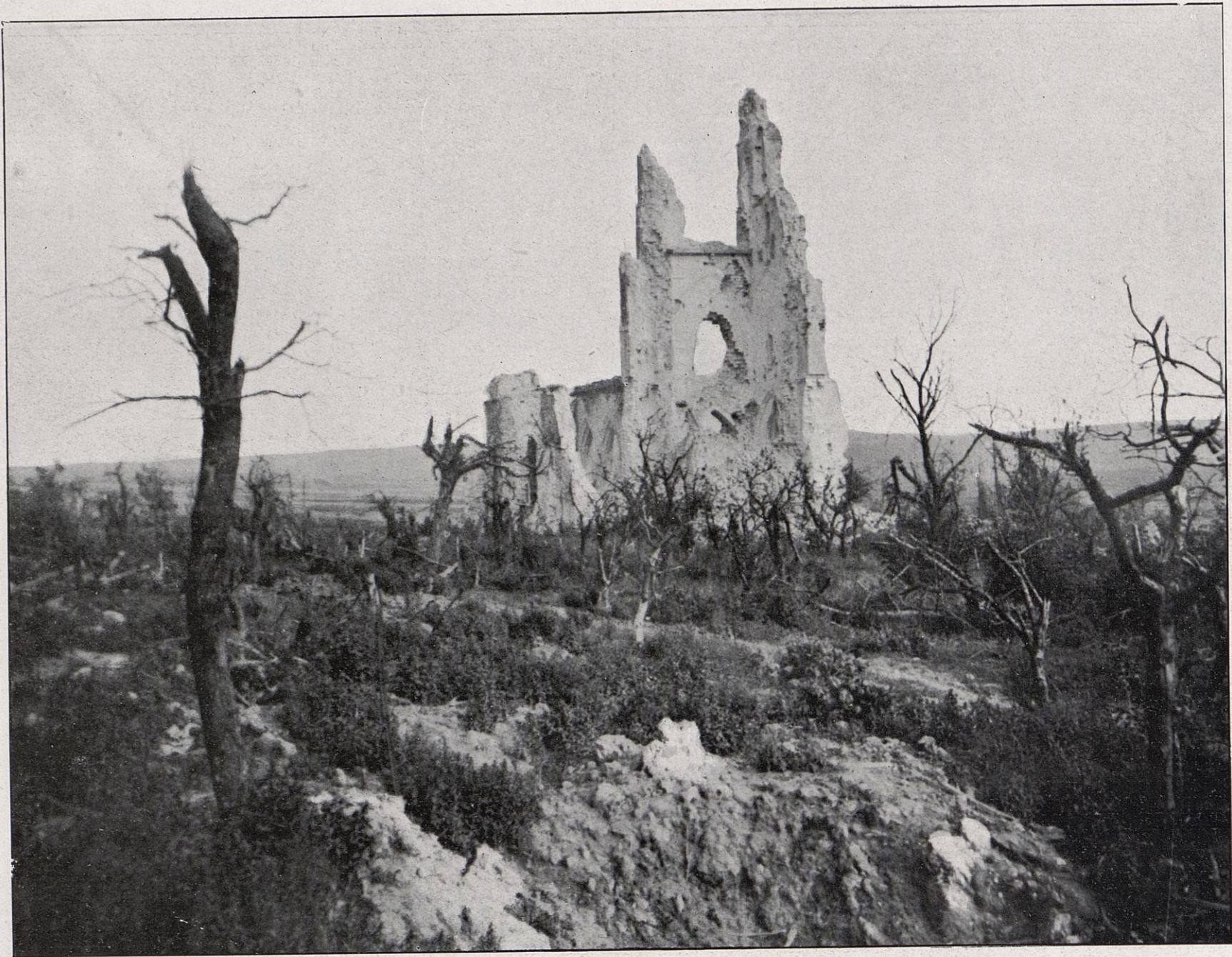
Dans leurs mouvements de repli, aux environs de Mitau, les Allemands mettent en sûreté des voitures de ravitaillement que menace le feu des canons russes.



Un détachement d'infanterie allemande, sur le rivage désert de la Baltique, se retire dans les tranchées de seconde ligne.

DANS LES PROVINCES BALTIQUES

les provinces baltiques. On a cru un moment qu'ils devraient évacuer Mitau et peut-être aussi Libau; en tout cas, ils ont fait sur ces points des préparatifs les généraux du Kaiser doivent maintenant s'avouer que leur entreprise sur les provinces baltiques a tourné à leur confusion et qu'il ne leur reste aucun (*Documents américains.*)



L'ÉGLISE D'ABLAÏN-SAINT-NAZAIRE. — État actuel. Le silence s'est fait dans les communiqués sur cette région où se livrèrent tant de combats épiques. Mais Ablain, le plateau de Notre-Dame-de-Lorette restent des lieux désolés qui attesteront longtemps l'héroïsme des soldats alliés. Cette ruine de l'église devra s'y dresser au long des siècles à venir comme un défi à l'ambition germanique.

POCAHONTAS

— Qui est-ce là, et pourquoi donc nous donner le portrait de cette dame au nom si baroque ?

Au lecteur qui formulerait cette réclamation, je répondrais que Pocahontas est tout à fait d'actualité lorsqu'à propos du mariage du Président des États-Unis, le nom de cette princesse Peau-Rouge a été évoqué, et qu'on la donne pour ancêtre à Mrs. Norman Galt, aujourd'hui M^{me} Wilson.

La nouvelle mariée est, à double titre, une Américaine de pure origine car elle descend à la fois d'un Anglais venu en Virginie au temps des Stuarts, et de Pocahontas, incarnant à la fois les deux grandes races auxquelles les Yankees se font gloire d'appartenir.

C'est, du reste, en mémoire de cette origine, que les Indiens Pieds-Noirs de l'Etat de Virginie ont offert à la Présidente un lot de merveilleuses fourrures comme hommage à la descendante de la fille de l'un de leurs plus anciens grands chefs.

Pour accompagner la gravure que nous reproduisons, l'étrange histoire de cette fille sauvage vaut d'être rappelée en quelques lignes.

Née vers 1594, elle était fille du Sachem Pouhatan, chef de trente tribus de Lenni-Lenapes.

Ce fut sur l'emplacement du village où il résidait et qui comptait douze wigwams (cases) que s'éleva plus tard Richmond, capitale de la Virginie.

Pocahontas avait douze ans, lorsque les hommes blancs débarquèrent sur la rive du grand Lac Salé. On les disait semblables à des dieux, sachant tout, pouvant tout, et la petite princesse, émerveillée par ces récits, brûlait du désir de connaître ces êtres extraordinaires. Bientôt, elle put le satisfaire quand les siens ayant capturé le chef de ces aventuriers anglais, le capitaine John Smith, l'amènèrent à Pouhatan. Sa mort fut résolue, et il fut condamné à avoir la tête écrasée à coups de tomakaws (casse-têtes).

Tandis qu'il attendait sans faiblir cette horrible mort, Pocahontas prise de pitié, vint poser sa tête auprès de celle de l'étranger. Ce geste touchant



Pocahontas, princesse Peau-Rouge, est une ancêtre de M^{me} Wilson, que les Américains appellent galamment : « The first Lady of the land » (La première dame du pays). (D'après une estampe américaine.)

lui sauva la vie ; il devint l'hôte du sachem et un peu après, la liberté lui fut rendue, en sorte qu'il put rejoindre ses amis.

Dès lors, Pocahontas ne cessa point de s'intéresser aux Anglais, et elle se constitua médiatrice entre eux et les Peaux-Rouges. Ceux-ci, toutefois, s'inquiétant, non sans raison, des empiètements des blancs, de leurs exigences et de la violence de certains d'entre eux, résolurent de les perdre. Ils attirèrent Smith par des promesses et le retinrent captif. Mais Pocahontas qui s'intéressait de plus en plus à lui, réussit à le faire évader.

Devant la réprobation des Lenni-Lenapes, Pouhatan dut se séparer de sa fille et il l'envoya plus au nord, la confiant au chef du Potomac, Jopazaw.

Un capitaine anglais l'ayant vue résolut de s'en emparer comme otage afin d'imposer la paix à Pouhatan, son père. La jeune fille lui fut livrée contre le don d'un chaudron de cuivre, et on la garda prisonnière dans la colonie.

On y répandait le bruit de la mort de Smith qui était retourné en Europe et auquel la jeune Indienne pensait toujours. Entre temps, elle consentit à embrasser le christianisme et fut baptisée sous le nom de Rébecca, puis elle se résigna à épouser un officier anglais, Thomas Rolfe que sa candeur et son charme avaient séduit.

C'est en 1616 que Pocahontas vint avec son mari en Angleterre. Sa présentation à la cour fit sensation et elle devint l'objet d'un intérêt universel. Un hasard la remit inopinément en présence de l'homme auquel elle avait sauvé la vie et qu'elle croyait ne plus revoir en ce monde.

On a conté qu'elle ressentit un trouble mortel à son aspect, car n'étant plus libre, elle devait renoncer à lui pour toujours. Quelques mois plus tard, elle mourait à Gravesend, à peine âgée de vingt-trois ans.

Un fils qu'elle laissa, fut élevé en Angleterre et se fixa par la suite en Amérique où, de nos jours, plusieurs grandes familles de la Virginie se vantent de lui devoir leur origine. Mrs. Galt-Wilson est aussi de nombre de ceux qui revendiquent pour ancêtre Pocahontas.

A. BOISARD.



LE FIL DE FER BARBELÉ. — C'est l'un des accessoires les plus prisés et les plus usités, dans la guerre moderne. De jour en jour sa vogue augmente. Nous apprenons par exemple qu'à Salonique c'est à son aide qu'on eut tout d'abord recours pour mettre nos troupes à l'abri des surprises.



Pose de réseaux de fil de fer à la lisière d'un bois que l'on vient de mettre en état de défense.



On prépare et fortifie au moyen de fils de fer, une clairière qu'ont beaucoup visitée les « grosses marmites ».

LE RÔLE DU FIL DE FER BARBELÉ DANS LA FORTIFICATION MODERNE

LIVRES NOUVEAUX (Suite)

Le petit Voisognard est censé emprunter à l'Agence Wolf l'information suivante :

Prochainement va s'ouvrir à Berlin la Diète de l'Empire qui n'a que le nom de commun avec celle dont parlent mensongèrement les frivoles journaux français.

Etre sûr de mourir et plaisanter de la sorte, comme on dit à peu près dans *Ruy Blas*, ne trouvez-vous pas que cela a une certaine allure et cela ne vous étonnerait-il pas jusqu'à vous mettre de l'humidité aux paupières et au cœur la fierté d'être français ?

Je signale encore à la même librairie : la *Bibliothèque des Poilus*, auteurs célèbres du Bivouac, morceaux choisis judicieusement choisis des maîtres de la littérature ; les *Pages d'histoire*, fascicules qu'on ne saurait assez recommander, qui permettent de se créer une opinion exacte sur les événements militaires ; *Une Visite à l'armée anglaise*, par Maurice Parrès ; *La France en guerre*, par Rudyard Kipling, deux volumes dont il serait superflu de faire l'éloge, mais qui réservent des joies inattendues aux lecteurs ; *Cinquante poèmes à dire*, dont les uns semblent : des cris d'ouragan, graves et foudroyants ; dont les autres rappellent les chansons des brises et enfin une biographie du général Joffre par M. R. Bizet qui est certainement l'une des meilleures parues jusqu'à ce jour et qui met en valeur, ainsi qu'il convient, mais sans effet cherché, simplement, noblement, les traits caractéristiques de cette vie de soldat par tant de côtés dignes d'être rapprochée de l'antique et que Plutarque n'aurait pas oubliée.

Toute l'attention de l'Europe est tournée vers l'Orient. Combien peu le connaissent parmi ceux qui s'en inquiètent ! Il apparaît à la généralité, tantôt à travers les mirages, les féeries de la lumière, le prestige des armées, les souvenirs des Mille et une nuits ; tantôt sombre et mystérieux, presque aussi impénétrable et aussi dangereux que le Thibet. Il y a là une part d'erreur, une part de vérité. Pour se renseigner exactement sur la question, il n'est rien de mieux que d'avoir recours au livre que M. de Saint-Germain (le père Cogniard) écrit, il y a une douzaine d'années environ, sous le titre de *L'Orient à vol d'oiseau* et qui est un des ouvrages les plus documentés, les plus clairs, les plus précis et les plus prophétiques traitant de ce sujet.

M. de Saint-Germain dont le vœu ardent et légitime était de voir la croix remplacer le croissant ne s'est pas borné à des descriptions et à l'histoire ancienne du pays. Il s'est attaché à nous instruire des visées et des manœuvres allemandes, à nous dévoiler la politique astucieuse du kaiser en Orient, cette politique que nous n'avons pas assez surveillée et qui, à cette heure, nous vaut tant de complications. Nous subissons les conséquences de notre aveuglement. Des livres comme celui de M. de Saint-Germain étaient pourtant de nature à nous réveiller, mais...

On trouve cet ouvrage, vendu au profit des réfugiés des régions envahies, chez M. Renart, le libraire-expert de Maisons-Alfort, si apprécié des collectionneurs.

Paul d'ABBES.

ÉCHOS

LA MORT DE ROBERT MITCHELL

Robert Mitchell, notre distingué confrère du *Gaulois*, où il collaborait sous le pseudonyme de L. Desmoufins, laissera le souvenir d'un des maîtres du journalisme contemporain. A vingt-sept ans, il était rédacteur en chef du *Constitutionnel*, où à peine échappé des bancs du collège il avait donné son premier article.

Il fit vaillamment campagne en 1870, et pris à Sedan, il encouragea et reconforta ses compagnons de captivité. Telle était sa belle humeur que l'un de ses camarades déclarait, au retour, que grâce à lui, il aurait subi volontiers un internement plus prolongé.

C'est de 1871 à 1885 qu'il atteignit son apogée comme écrivain politique.

Dès les premiers symptômes de la maladie qui l'a emporté, Robert Mitchell conseilla jusqu'au bout la plus admirable sérénité et la plus grande preuve qu'il en donna fut de ne jamais se plaindre

de sa destinée, quelques déboires que lui ait valu sa carrière politique lorsqu'après avoir brillé au Parlement, il s'en était vu injustement éloigné.

Robert Mitchell avait été député de La Réole et conseiller général de la Gironde.

Il était chevalier de la Légion d'honneur.

LES BONS MUNICIPAUX

Conformément à la décision prise le 6 courant par le Conseil Municipal, la Ville de Paris procède au renouvellement d'une partie des *Bons Municipaux* émis par elle au cours de 1915 à échéance du 28 décembre au 2 mars prochain. Le décret autorisant cette opération a paru au *Journal officiel*.

Les nouveaux Bons sont créés remboursables à six mois ou à un an, au gré des porteurs. Les premiers donneront toujours droit à un intérêt de 5,25 o/o l'an, et les seconds à un intérêt de 5,50 o/o l'an ; ces intérêts seront payés lors du remboursement du capital, net de toute retenue pour impôt ou timbre, comme les précédents.

Leurs détenteurs conserveront leur droit de souscription par préférence aux Emprunts que la Ville de Paris pourrait émettre les Bons échus.

LA DÉTENTE

« Venez lire, écrire, fumer, causer, jouer, goûter ».

Tel est le programme de l'aimable invitation adressée à nos soldats blessés et convalescents.

Pourraient-ils y rester sourds, quand il suffit de se présenter à la *Maison Vuitton*, 70, avenue des Champs-Élysées, tous les jours de 2 à 6 heures (dimanche excepté) ?

Souhaitons tout le succès qu'il mérite au « Club la Détente ».

LA « PELOTE DE LAINE »

Nos lecteurs connaissent tous la « Pelote de laine », à laquelle nos soldats, nos prisonniers, nos blessés nécessitent doivent tant de confortables paquets. L'Œuvre demeure, mais la pelote se dévide sans trêve...

« Donnez, lectrices, nous écrit M^{me}

THÉÂTRES

TRIANON LYRIQUE. — *Fils d'Alsace*.

Episode lyrique en 3 actes de M. Boutecloup. Musique de M. Lempers.

GRAND-GUIGNOL. — Pièces nouvelles.

Un jeune Alsacien, Charles Wolden, a épousé en 1913 une Allemande ; dès la guerre commencée, il a franchi la frontière et, soldat français, il revient au moulin natal avec son régiment. Sa maison, à lui, est tout près de là, dans un village que nos canons vont balayer. Charles voudrait sauver sa femme et son enfant. Déguisé en paysan, il tente de franchir nos lignes, mais il échoue et on l'accuse d'être un espion.

Sa honte rejailit sur sa famille ; les fiançailles de sa sœur Suzel avec un officier sont brisées. Mais Charles, dont la culpabilité n'a pas été établie, a été envoyé aux tranchées de première ligne où il se réhabilite en conquérant un drapeau ennemi. L'honneur lui est rendu, ainsi qu'aux siens.

L'auteur s'est contenté de raconter cet épisode qui aurait pu gagner à être développé autrement que par l'introduction de chansons de route et de chœurs de Noël. Cette facture rudimentaire, servie par une grande sincérité et une conviction ardente ont paru plaire au public, ainsi que la musique de M. Lempers, chef d'orchestre du théâtre, qui a une connaissance plus approfondie de son art.

La troupe, qui compte MM. Théry, Jouvin, Sainprey et l'auteur lui-même, joue et chante avec l'entrain et la cohésion qu'elle apporte à tout ce qu'elle entreprend. M^{lle} Morlet, en tête, n'a pas hésité à se travestir en vieille paysanne et M^{me} Neuillet-Caussade, qui vient de faire en opérette de remarquables débuts, a prêté à Suzel le charme de sa jolie voix.



Les lettres de jour de l'an, au front.

« Nass, l'aimable présidente-fondatrice, « vous chaudement emmitoufflés, et « vous, lecteurs, à l'abri du froid, du « danger ».

Les donateurs peuvent indiquer un nom d'officier auquel parviendront les paquets au front, pour sa compagnie ou son escadron.

Prière d'adresser les dons, vêtements, pelotes de laine, échantillons de tissus, à son nom et à l'Œuvre de la « Pelote de laine », 97, rue Nollet, à Paris.

PUBLICATION HISTORIQUE

La Municipalité de Paris vient de publier un ouvrage qui a pour titre : *Relation officielle de la réception à l'Hôtel de Ville de LL. MM. le roi et la reine de Grande-Bretagne et d'Irlande*.

C'est une heureuse idée de perpétuer le souvenir de ces journées désormais historiques où furent pris de loyaux engagements loyalement tenus.

La perfection de la forme est digne de notre Imprimerie Nationale.

AU TOURING-CLUB

M. Ch. Gariel, Inspecteur général des Ponts et Chaussées en retraite, ancien président de l'Académie de Médecine, professeur honoraire à la Faculté, a été nommé vice-président du Conseil d'administration du Touring-Club de France, en remplacement de M. Pierron.

M. le Contre-Amiral Richard d'Abnour, président du Comité de Tourisme Colonial du T. C. F., a été nommé membre du Conseil d'administration.

Le nouveau spectacle du Grand-Guignol se compose, comme d'habitude, de drames sombres et de fantaisies gaies. N'ayant pu assister à celles-ci, je ne puis



M^{lle} Odette BERNARD, qui vient de remporter un très grand succès au Théâtre Michel.

que me faire l'écho des appréciations flatteuses que j'ai entendu formuler sur le *Truc de Jeannot*, de M. Serge Veber.

Ensuite, on entre dans le noir, et la

scène même ne va plus cesser d'y être plongée, ce qui ne laisse pas d'être un peu monotone.

La Nuit de Noël, de MM. Kéroul et Le Faure nous montre une vieille maman qui, sur le point de mourir, accueille et fête un cambrioleur, qu'elle prend pour son fils, naguère chassé de la maison. Elle meurt dans ses bras, sans que, rendu meilleur par les heures de tendresse qu'il vient de vivre, il la détrompe, sans qu'elle apprenne la mort cependant héroïque de son vrai fils.

Le drame de MM. A. de Lorde et H. Bauche est plus directement inspiré par la guerre. Il s'intitule *le Mystère de la Maison Noire*, et cette maison est un asile de folles situé tout près de la ligne de feu, non évacué cependant, et sur lequel les obus allemands pleuvent dès qu'un soldat français y pénètre. Le traître qui signale à l'ennemi la présence des rôties est l'économe de l'asile. On le démasque avec peine, et son attitude est à la fois basse, menaçante et lâche. Dans la cave, près de l'endroit même où il avait installé son téléphone de trahison, on l'attache à un pilier. Et les folles pénètrent dans cette cave pour être à l'abri du bombardement. Le rideau baisse au moment où nous voyons s'approcher du traître l'une d'entre elles, une Belge, dont les Allemands ont martyrisé les enfants.

Cette fin angoissante est conforme aux traditions de la maison, et aussi le talent avec lequel le sujet est développé.

L'interprétation est nette et précise jusque dans les moindres détails. Entourée d'artistes trop nombreux pour être cités ici, M^{lle} Marcelle Barry joue les héroïnes des deux pièces, plein de sauvagerie dans la seconde, de douceur maternelle dans la première.

Marcel FOURNIER.